

LE NOUVEAU PETIT
ROBERT
 DICTIONNAIRE DE LA
 LANGUE FRANÇAISE

Rey-Debove & Rey

Les spoliés du Robert

UN MANUEL POUR DEUX 416 A la découverte des duos qui ont créé nos livres de classe. Cette semaine, les véritables auteurs du dictionnaire français de référence, publié en 1964, et de ses déclinaisons, restés dans l'ombre de leur employeur, Paul Robert

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Peut-on imaginer qu'un dictionnaire ne porte pas le nom de celui qui le réalise, le peaufine, le révise et le supervise au fil des rééditions et des mises à jour avec un soin aussi sûr que constant ? Quand bien même Pierre Larousse (1817-1875) n'a pas agi seul – pas moins de 90 collaborateurs –, on ne lui conteste pas la paternité de son projet encyclopédique, ce *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, dont les 15 volumes parurent entre 1866 et 1876. Pas plus qu'à Antoine Furetière (1619-1688), dont le *Dictionnaire universel* ne parut qu'à titre posthume (1690), ou à Emile Littré (1801-1881), condisciple au lycée Louis-le-Grand de Louis Hachette (1800-1864), qui édita son monumental *Dictionnaire de la langue française*, rêvé dès 1841 et finalement mené à terme... en 1872.

Depuis plus d'un demi-siècle, pourtant, Le Robert (1964) ne porte pas les noms des auteurs de cette somme lexicographique, qui s'est depuis déclinée en Petit Robert (1967), en Petit Robert des noms propres (1974), en Grand Robert de la langue française (1985) – il n'est guère que le *Dictionnaire historique de la*

langue française (1992) et le *Dictionnaire culturel en langue française* (2005) pour échapper au patronyme de la maison d'édition.

Or, derrière Paul Robert (1910-1980), avocat passionné d'économie politique qui se mue en audacieux chef d'entreprise pour faire naître ce *Dictionnaire alphabétique et analogique* dont il rêve, il y a en effet plus qu'une équipe de contributeurs : un trio dont les compétences croisées, la rigueur et l'énergie vont réaliser l'improbable miracle.

CÉNACLE RESTREINT

Paul Robert n'usurpe pas sa gloire cependant : avec une foi qui sidère, il crée en 1951 une adresse éditoriale, Les Dictionnaires Le Robert, qui ne publiera rien pendant plus d'une douzaine d'années : le temps de mener à terme ce seul projet, enhardi par le prix Saintour que lui décerne l'Académie française en 1950, sur la seule présentation d'un fascicule de démonstration. Pour cette « *entreprise imaginative et invraisemblable* », ce précurseur de l'hypertexte recrute ceux qu'il espère des « *émules* » par petites annonces dans la presse (*Le Monde* et *Le Figaro*).

C'est ainsi que se forme un cénacle restreint – entre trois et six collaborateurs selon

les années –, bientôt dominé par le trio qui va faire du Robert, dès sa parution, un ouvrage de référence. Par ordre d'entrée en scène : Alain Rey, Josette Debove et Henri Cottez. Les deux premiers, qui se marieront ensemble, deviendront très vite la véritable conscience du projet.

Au sortir d'un service militaire au Maghreb, Alain Rey a découvert chez les pieds-noirs, à la fin des années 1940, une mentalité et un comportement envers les indigènes qui ne l'engagent pas à y revenir. C'est dire que Paul Robert, natif d'Orléansville (aujourd'hui Chlef, située à 200 km au sud-ouest d'Alger), dont le père est un riche exploitant de la plaine de la Mitidja, est le prototype de ce qui peut l'indisposer. Le jeune homme, qui cherche un travail fixe et se rêve écrivain, voit toutefois dans la proposition de Paul Robert une occasion de se perfectionner dans le maniement de la langue. Cap sur Alger, donc, dès 1952.

Un an plus tard, échappant ainsi à la carrière toute tracée d'une titulaire du Capes de lettres qu'une année en collège a suffi à détourner du métier, Josette Debove rejoint l'aventure à Casablanca – où l'entreprise, pour des raisons fiscales, a été délocalisée. Avec le concours d'Henri Cottez, infatigable lecteur doté d'une stupéfiante mémoire, il leur revient

de rapprocher au plus près d'un dictionnaire les pistes amorcées par le fascicule initial, plus suggestif que programmatique.

C'est d'autant plus délicat que Paul Robert n'a pas mesuré les dimensions réelles de son projet. Josette Rey-Debove (les deux « forçats » ont uni leurs destins en septembre 1954) parle même d'un « *concours Lépine* », tant l'aventure tient d'abord à éviter les bourbiers de l'amateurisme sous la houlette de ce moderne « *Facteur Cheval* » – surnom que le trio donne à son commanditaire.

La référence, par-delà le regard amusé, dénote une affection réelle pour celui qui, pourtant, les entourloupa quand le projet enfin réalisé se déclina en Petit Robert. L'ouvrage, qui n'avait pour auteurs que nos trois compères, fut présenté comme un collectif ; Paul Robert s'en réserva par contrat les bénéfices d'exploitation, les auteurs, spoliés, se trouvant réduits au rang de simples salariés de la maison d'édition. Quand on sait les millions d'exemplaires qui s'en sont écoulés en un demi-siècle, on mesure l'arnaque et l'exemplaire décevant des lexicographes qui n'accablèrent jamais la mémoire du chef d'entreprise.

Comme des chambristes virtuoses, chacun joua sa partition. A Josette la logique et la description fonctionnelle, à Henri la philologie et l'étymologie, à Alain le regard social et la synthèse. La disparition d'Henri Cottez, en décembre 1999, ne changea rien, le couple Rey-Debove étant devenu depuis longtemps la cheville ouvrière de tous les chantiers du Robert.

Si Josette signa, outre un essai décisif sur le métalangage (1978), une thèse qui la conduisit à enseigner la sémiologie et la lexicographie à la Sorbonne-Nouvelle, puis à Paris-VII, enfin à l'Ecole des hautes études en sciences sociales, Alain, lui, diffusa son prodigieux savoir en ce qui concerne les mots et leur histoire sociale sur les supports les plus larges, de la presse à la radio. Tout en continuant d'imaginer des dictionnaires inédits, avec aujourd'hui – Josette étant morte en février 2005 – le concours décisif de Danièle Morvan.

Le Robert ne s'appelle pas le Rey, mais c'est le profil d'Alain qui orne l'édition 2016 du *Dictionnaire historique de la langue française*. Une signature subliminale qui n'est que justice. ♦

La semaine prochaine : Brossollette et Ozouf.

Hommage à Henri Cottez, le troisième mousquetaire

Elève au lycée Henri-IV du philosophe Alain, puis à l'Ecole normale supérieure, dans la promotion de Georges Pompidou et Léopold Sédar Senghor, Henri Cottez (1913-1999) rejoint en 1954 à Casablanca l'équipe recrutée par Paul Robert. Alain Rey, dans son *Dictionnaire amoureux des dictionnaires*, en fait un portrait sensible :

« Cottez, avec son expérience d'helléniste, sa grande culture littéraire, l'exactitude de son style, sa qualité de normilien, nous aurait impressionnés sans sa cordialité tranquille. (...) Henri Cottez était taiseux, mais nous savions qu'il avait été proche des surréalistes, puis des leaders d'un parti de gauche trop intelligent pour réussir, le PSU. Libraire à la manière d'un José Corti, il n'avait pas eu le sens du commerce et, je crois, avait dû mettre la clé sous la porte.

L'enseignement et la célébration des mots, qu'il consommait sous leurs métaphores littéraires, en firent un des lexicographes du français les plus notables. (...) Devenu auteur, il édita au Robert, en 1978, un remarquable *Dictionnaire des structures du vocabulaire savant*, où sa connaissance des langues classiques fait merveille. Ce dictionnaire est un répertoire d'éléments tirés du latin et surtout du grec ayant servi à la formation de termes scientifiques et techniques. La date et le responsable de ces termes sont le plus souvent donnés, ce qui fait de l'ouvrage un auxiliaire pour l'histoire des sciences. Enfin, une liste des concepts et des éléments qui les expriment en fait un outil de formation de nouveaux termes. Un jeu de construction virtuel. Dans ses diverses activités, Henri Cottez a représenté une exceptionnelle ouverture. Comme

praticien du dictionnaire, il a enrichi la version historique, littéraire, scientifique, culturelle en un mot, de la description d'un lexique. On peut lui appliquer les termes qu'il employait pour faire l'éloge de son maître, le philosophe Alain, qui enseignait, écrit-il, une « *fidélité à l'esprit* », et recommandait de ne jamais chercher à réfuter les grands penseurs et les créateurs, mais de chercher à les comprendre au-delà de leur message exprimé : « *Socrate ne s'arrête pas à Socrate.* » C'est ainsi qu'il avait écrit, pour le *Mercur* de France, des chroniques où il traitait des œuvres classiques comme si elles venaient de paraître, débusquant la modernité durable de Lamartine ou de Hugo. ♦

Dictionnaire amoureux des dictionnaires, d'Alain Rey, Plon, 2011, p. 268-270.